

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 5

Artikel: La fin du monde
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181774>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La fin du monde.

Tel qu'un homme qui sent approcher le terme de sa carrière et n'ose se décider à formuler ses dernières volontés, comme si celles-ci devaient contribuer à hâter sa mort, le *Conteur* n'a pas encore pu se résoudre à annoncer la fin du monde à ses lecteurs, quoique plusieurs de ses confrères l'aient déjà fait. Cela se comprend ; nous tenons à la vie comme tant d'autres et nous ne voyons pas pourquoi nous mêlerions au peu de temps qui nous reste l'amertume des sombres réflexions et de l'épouvante que peut susciter dans notre esprit la perspective d'un pareil cataclysme.

Nous n'avons cependant point été seuls à garder le silence ; la *Gazette* n'a rien dit non plus : quoique très vieille, elle tient encore à la vie, paraît-il.

Cependant il nous vient une réflexion : puisque décidément il faut en finir, puisque *l'Estafette* et le *Nouvelliste* nous l'affirment, n'est-il pas plus sage de joindre notre funèbre cri à ceux de nos confrères, et de dire à nos lecteurs : préparez-vous !... Evidemment, cela vaut mieux.

Préparez-vous, périssables créatures, envisagez résolument le sort qui vous attend, attaquez de front toutes les horreurs du 11 janvier 1877!...

Il est vrai que le fait n'aura lieu qu'après le nouvel-an et que nous aurons encore la douceur de nous souhaiter une heureuse année.

Oui, si l'on considère avec calme et résolution le moment fatal, ce moment, une fois venu, passera tout à fait inaperçu. Chacun connaît ces deux vers, au sens profondément philosophique :

La mort n'est rien, tant que nous sommes,
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Représentez-vous donc dès aujourd'hui cette comète, nous lançant dans sa course furieuse le plus terrible coup de queue qu'il nous ait jamais été donné d'apprécier. Hélas, notre mort sera si prompte, si instantanée que le pauvre astronome qui l'a prédite n'aura pas même le temps de vérifier les faits et de les noter sur son carnet.

M. Plantamour est moins patient, moins généreux que M. Giovanni Castro. L'astronome genevois bouclera déjà nos comptes au 12 août prochain. Quelle cruauté !... Un mois avant la vengeance !

Quant au genre de destruction, ces messieurs sont aussi habiles l'un que l'autre : être pulvérisés ou horriblement asphyxiés, vraiment, nous n'en tournerions pas la main.

Mais alors, quel bouleversement dans les choses de ce monde ! Que de mariages échoués, que de promesses non accomplies, que d'amours brisées, que de loyers malheureusement payés à l'avance, que de travaux détruits ou inachevés !...

Vous figurez-vous la municipalité de Lausanne interrompue brusquement dans ses hautes délibérations ; l'horloge d'Ouchy violemment ébranlée ; les ouvriers perçant le St-Gothard mourant la pioche à la main ; la rédaction de la *Gazette* sombrant au milieu d'un article de fonds ; la révision fédérale échouant dans les mains de nos confédérés allemands, et la belle fontaine de St-Laurent se brisant comme un blanc sucrier !...

Voilà ce qui nous est promis pour le 11 janvier 1877, à 3 heures, 16 minutes et 27 secondes du soir.

Un dernier espoir nous reste, c'est que plusieurs fois déjà les astronomes nous ont servi de pareilles aménités, et que notre pauvre monde est encore sur ses quatre pattes.

Tous les historiens nous racontent que c'était une croyance universellement répandue au moyen-âge que le monde devait finir avec l'an mille. Le monde du moyen-âge n'avait pas la régularité extérieure de la cité antique ; il ne voyait que chaos en soi ; il aspirait à l'ordre et l'espérait dans la mort. D'ailleurs, en ces temps de miracles et de légendes, les merveilles composaient la vie commune. L'armée d'Othon avait vu le soleil en défaillance et jaune comme du safran. Le roi Robert, excommunié pour avoir épousé sa parente, avait, à l'accouchement de la reine, reçu dans ses bras un monstre. Le diable ne prenait plus la peine de se cacher ; on l'avait vu à Rome se présenter devant le pape. Au milieu de tant d'apparitions, de visions, de voix étranges, parmi les miracles de Dieu et les prestiges du démon, qui pouvait dire si la terre n'allait pas un matin se résoudre en fumée au son de la fatale trompette ?

Cet effroyable attente du jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'an 1000. Il semblait que l'ordre des saisons fut interverti, que les éléments suivissent des lois nouvelles. Tous les ressorts de l'activité humaine s'arrêtèrent, la culture de la terre fut négligée, les maisons, les églises abandonnées à la dégradation et les hommes ne vécurent plus qu'au jour le jour. La famine réduisit le peuple aux derniers excès de misère et de désespoir. Une peste terrible désola l'Aquitaine ; la chair

des malades se détachait de leurs os et tombait en pourriture. Sous l'influence d'une panique générale, ces misérables couvraient les routes des lieux de pèlerinage, assiégeaient les églises; ils s'étouffaient aux portes et s'y entassaient. La puanteur qui entourait l'église ne pouvait les rebuter. La foule augmentait, l'infection aussi; ils mouraient sur les reliques des saints.

On raconte que sur la fin du dixième siècle, notre bonne reine Berthe, voyant son peuple en proie au découragement, elle parcourait le pays en filant sa quenouille, rassurant ceux qu'elle trouvait sur son passage, les stimulant au travail des champs, et luttant d'exemple et de courage contre les tristes croyances superstitieuses de l'époque.

Toutefois l'an 1000 s'écoula sans catastrophe; mais un malaise général se fit sentir longtemps encore. La famine ravagea tout le monde, depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre; les pauvres rongèrent les racines des forêts, plusieurs se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtaient, les mangeaient. Quelques-uns présentaient à des enfants un fruit, un œuf, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Une autre calamité survint; les loups alléchés par la multitude des cadavres de ceux que la faim ou la maladie emportaient, et qui restaient sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Alors plusieurs personnes ouvrirent des fosses, où le fils traînait le père, le frère son frère, la mère son fils, quand ils les voyaient défaillir, et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux.

Peu à peu, beaucoup de gens se rassurèrent et se remirent à l'ouvrage; on sema les terres laissées en friche; on releva les habitations ruinées, et, dans une pieuse reconnaissance, les peuples élevèrent au Dieu tout puissant de nouvelles basiliques. Henri, évêque de Lausanne, dès 985 à 1019, fit reconstruire la cathédrale et dota Lausanne de cinq églises paroissiales nouvelles. La construction de la cathédrale de Bâle date de cette époque. A Genève, l'évêque Hugues restaura la basilique de St-Pierre.

Mais les choses étaient loin encore de leur état normal; la société était encore profondément bouleversée et avait peine à se relever de tant de calamités. En proie à la terreur qui avait précédé l'an 1000, les riches et les grands de la terre avaient fait d'immenses largesses aux églises et aux monastères; une fois la peur calmée, leur zèle pour les choses saintes se refroidit et, soit par ruse, soit par force, ils cherchèrent à ressaisir les biens qu'ils avaient abandonnés. Les couvents furent pillés, leurs serfs rançonnés ou contraints de labourer les terres en friche du seigneur et à reconstruire ses châteaux.

A tant d'abus se joignirent l'anarchie politique et l'invasion des armées étrangères. C'est dans le but de mettre un terme à tant de maux que fut instituée la *Trêve de Dieu*, dont nous avons déjà parlé précédemment, et qui, par une convention entre les Seigneurs, faite sous l'influence du clergé, tendait

à faire cesser toute espèce d'hostilités et de rapines pendant certains jours de l'année. L. M.

Petite statistique à l'usage des dames.

Ces Parisiens sont incorrigibles! Je suis sûr que tous ceux qui ne vont pas voir jouer *le roi Carotte*, la nouvelle féerie de Sardou et d'Offenbach, vont au bal, au lieu de se rouler dans la cendre, ce qui serait pour eux le vrai moyen de se remonter le moral.

Ah! comme ce serait différent chez nous si nous avions subi d'aussi rudes épreuves! Il est certain que tous les hommes renonceraient au Villeneuve ou à l'Yvorne, et toutes les femmes, aux rubans, aux chignons et aux poufs! Car nous sommes autrement sérieux que les habitants de la Babylone moderne.

Savez-vous, mesdames, quels sont, en moyenne, leurs plaisirs d'hiver? Je m'en vais vous en donner une idée:

D'après un calcul fait, il y a quelque temps, par un chroniqueur de *La France*, il se donne à Paris, pendant la saison, chaque jour ou plutôt chaque nuit, 130 bals particuliers. Pour chacun de ces bals il y a à peu près 250 invités, donc en tout 32,500 personnes. La saison dure environ 36 jours — y aurait-il possibilité que le grand nombre de ceux qui fréquentent chaque nuit un de ces bals puisse le supporter un jour de plus? 4680 bals particuliers ont, par conséquent, lieu pendant la saison. Chacun d'eux coûte environ 900 fr., ce qui produit en tout la somme de 4,212,000 fr. Ajoutez-y 25,000 voitures par jour, en fixant le prix de la course aller et retour au minimum de 3 fr., vous arriverez au chiffre de 2,700,000 fr. pour la saison. Nous taxerons, probablement, au-dessous de sa valeur chaque robe de bal à 200 fr. et nous resterons autant en arrière de la vérité que de la mode, en admettant que chaque robe soit mise quatre fois. Cela donne le chiffre de 146,250 robes de bal pour 16,250 dames et une dépense de 29,250,000 fr. La coiffure de 16,250 dames — nos belles lectrices ne nous accuserons pas d'exagération — se monte à 500,000 fr. par jour, donc à 1,500,000 fr. pour la saison. Les rubans, les bouquets, les gants et les éventails, comptés au plus bas prix, font pour chaque jour 30 fr., donc, en tout, 487,500 fr. chaque nuit, c'est-à-dire 17,550,000 fr. pendant la saison. D'après un calcul fait approximativement, les dames dépenseraient donc pour leurs toilettes, pendant une saison, à Paris, 60,684,000 fr., les messieurs 5,000,000 fr., les hôtes 4,212,000 fr. pour l'entretien des invités, de sorte que la somme ronde que Paris fait voltiger en 36 jours se monte à 70 millions de francs!

N'est-ce pas l'abomination de la désolation?...

La guerre et la littérature.

Rien n'est à la fois plus curieux et moins édifiant que certaines œuvres littéraires françaises écloses pendant et après la guerre. Depuis les larmes de Jules Favre jusqu'aux humbles souvenirs d'un garde national, depuis la déclaration de guerre jusqu'à la conclusion de la paix, cette grande épopée, ou plu-